

### CHAPITRE III

#### GUERRE DU MEXIQUE

---

Premières hostilités. — Critiques non fondées contre la détermination du général de Lorencez. — Influence néfaste de M. Dubois de Saligny. — Jactance des Mexicains. — Considérations sur les troupes de Juarez. — Marche en avant du corps expéditionnaire. — Passage de vive force des Cumbres. — Arrivée devant Puebla. — Fautes tactiques du général de Lorencez. — Attaque du Cerro de Guadalupe. — Héroïsme inutile du 2<sup>e</sup> zouaves. — Grave échec. — Belle retraite de la colonne française sur Orizaba. — Brillant combat d'arrière-garde. — Impressions en France. — Résolution du parlement. — Fausses critiques de l'opposition. — Départ du général Douay pour le Mexique. — Napoléon III décide de porter à 30.000 hommes le corps expéditionnaire.

On a reproché au général français de n'avoir pas rempli les engagements convenus à la Soledad et d'avoir ainsi violé une parole donnée en ne repassant pas le défilé, soi-disant infranchissable, du Chiquihuite. Que les Mexicains aient exploité cette opération, bien qu'elle soit justifiée par leur propre conduite, il n'y a là rien de surprenant; ils en ont fait bien d'autres. Mais que des Français aient tenu le même langage, c'est là que le sentiment patriotique se révolte.

Le général de Lorencez n'avait pas tort de se méfier des procédés des Mexicains de Juarez et de faire volte-face pour courir au secours de ses soldats malades. Quand on verra les atrocités que, plus tard, les bandes de Juarez ont commises sur nos éclopés ou nos malades, nos traînants, on reconnaîtra que le commandant des troupes françaises a bien fait. Car, si dans l'armée que le Président Juarez

allait nous opposer il se trouvait des généraux dignes d'estime et de considération, il y avait aussi, et en grand nombre, des chefs qui n'étaient que des bandits et commandaient à des soldats de même acabit.

D'autre part, il est déplorable d'entendre les Mexicains et même quelques Français dire que nous n'avons pas osé rendre à notre adversaire le défilé du Chiquihuite où il aurait pu faire une défense héroïque et nous arrêter. Les Mexicains n'y auraient rien arrêté, ils n'y auraient même rien fait, encore moins rien d'héroïque. La preuve en est, qu'ils n'ont pas su, avec 4.000 fantassins et une nombreuse artillerie, défendre les Cumbres, défilé terrible, positions formidables et cent fois plus redoutables que le passage du Chiquihuite, de vrais Thermopyles enfin que le général de Lorencez, quelques jours après, put enlever brillamment avec le 1<sup>er</sup> bataillon de chasseurs et le 2<sup>e</sup> zouaves pour s'élever d'Orizaba sur le plateau de Puebla.

Il faut, au contraire, rendre au général de Lorencez cette justice qu'il a fait preuve d'une réelle cranerie en se portant énergiquement en avant, à peine débarqué, au milieu d'un pays inconnu et difficile, et ayant devant lui des adversaires qui, par leurs fanfaronnades, voulaient paraître redoutables et capables de tout dévorer. En une marche de vingt et quelques jours, il amena audacieusement ses troupes jusqu'aux portes de Puebla, à 240 kilomètres de la mer, sa base d'opération, où il brûlait ses vaisseaux.

Malheureusement cette audace fut poussée trop loin et lorsqu'il eut atteint la fameuse Puebla de los Angeles, la ville des Anges, une des plus importantes cités du Mexique, qu'il savait munie de sérieux ouvrages de fortification, il aurait dû rentrer dans le domaine de la prudence et réfléchir avant de donner tête baissée sur le premier obstacle qui se présentait devant lui.

Il est vrai qu'il avait à ses côtés un homme qui fut son néfaste conseil, M. Dubois de Saligny, ce diplomate fougueux et illusionné qui se faisait fort d'aller de Vera-Cruz jusqu'à

Mexico avec un bataillon de zouaves et assurait le commandant du corps expéditionnaire qu'il entrerait à Puebla sous une pluie de fleurs. Hélas ! ce fut sous une grêle de balles et de boulets.

Du reste, bien d'autres voix disaient à ce général qu'il lui faudrait compter avec la résistance des adversaires qu'il allait rencontrer et qu'il devrait repousser loin de son esprit les folles illusions que le ministre de France s'efforçait d'y entretenir. Mais il n'eut pas le temps d'entendre ces voix qui, de toutes parts, amies ou ennemies, lui criaient : « *Cave* », autrement dit *Casse-cou* en langage ordinaire français.

La plupart des écrivains qui ont essayé de faire de l'histoire ont blâmé le général de Lorencez de n'avoir pas tenu compte de ces avertissements. Ils ont eu raison dans une certaine mesure ; mais ils ont forcé la note. Les uns poussés par la partialité sans scrupules que leur inspirait pour la cause de Juarez leur implacable hostilité contre le Gouvernement de l'Empereur ; les autres, parce qu'ils se sont laissés prendre aux rodomontades des généraux et des partisans de Juarez et tromper par les intrigues ourdies par des agents du Gouvernement de Mexico et même, ce qui est plus douloureux à dire, par des Français. M. Dubois de Saligny a été surtout l'objet des critiques les plus violentes et en partie fondées, car, lui aussi, dans un sens opposé, a forcé la note d'une façon blâmable.

Dans ces conditions, il importe pour le jugement que, quarante ans après cet événement, doivent prononcer les esprits impartiaux, de remettre les choses au point.

D'une part, les Mexicains, ceux de Juarez, avec une jactance emphatique un peu aventurée, déclaraient que les petits-fils de Fernand Cortez sauraient défendre avec héroïsme la terre du grand conquérant ; d'autre part, M. Dubois de Saligny et les réfugiés mexicains qui s'étaient jetés dans nos bras, assuraient que la population tout entière nous appelait de ses vœux et nous recevrait sous des arcs de triomphe.

Tout cela était absurde et impossible. En effet, des vertus des compagnons de Fernand Cortez il n'était resté dans l'âme de leurs descendants croisés d'Indiens, qu'un immense orgueil et une outrecuidance guerrière souvent ridicule, ainsi que j'en donnerai des preuves par la suite et que j'en ai déjà fourni une au compte de M. de la Fuente, ministre de Juarez à Paris.

Cependant, la part étant faite à l'exagération des plus louables sentiments, il faut reconnaître que si ces guerriers dégénérés ne devaient pas être à redouter, ils n'étaient pas non plus à négliger, encore moins à dédaigner. Ils avaient une réelle valeur, surtout dans la défensive, derrière des abris et je me fais un devoir de déclarer que la plupart de leurs officiers se sont montrés braves. Quant aux Indiens pur sang qui faisaient, par force et non par entraînement, le fond des troupes mexicaines, lorsqu'ils ne pouvaient pas se sauver, ce n'est qu'avec résignation qu'ils consentaient à se faire tuer. Leurs chefs leur disaient bien en les excitant au combat, qu'ils devaient montrer « *cara feroce al enemigo* » (un visage féroce à l'ennemi). Mais hélas ! ces pauvres diables nous ont montré bien souvent, quand on les voyait à découvert, un visage tout opposé qui n'était pas féroce du tout. Quant à l'autre partie des soldats qui composaient les corps de troupe, ils appartenaient à une catégorie bien différente. C'étaient principalement des métis d'Espagnol et d'Indien, adonnés par goût à la vie militaire de ce pays ; on pourrait les qualifier de condottiers, relativement habitués au métier des armes et qui l'aimaient, non pas par chauvinisme ni patriotisme, mais en raison de l'existence facile que leur procuraient les aventures dont ils s'efforçaient d'écartier les périls. Ils tempéraient les rigueurs austères de leur vie nomade en se faisant suivre par leurs femmes ou soi-disant telles qui marchaient avec les colonnes et, transformées en bêtes de somme, portaient les ustensiles du ménage et parfois un enfant accroché sur leur dos ; on les appelait les *soldaderas*, femmes à soldat. Ces malheureuses

suivaient les régiments, en marchant sur les flancs de la colonne, les pieds nus ainsi que presque tout le corps du reste. Le spectacle n'en était pas plus beau pour ça, au contraire.

On pouvait appeler ces soldats des professionnels du métier des armes ; mais ils n'étaient pas plus fiers que les Indiens, leurs camarades enrôlés par force ; et, aussi bien qu'eux, ils montraient souvent à l'ennemi leur « visage non féroce » ! C'était le noyau de l'armée mexicaine, ce qu'on appelait en France autrefois, mais sans comparaison aucune, les vieux briscards.

La plupart de ces guerriers de profession manquaient du reste de principes politiques et offraient leurs services à tous les gouvernements avec une égale indifférence. Je dois ajouter même qu'ils préféraient servir des prétendants que les pouvoirs assis. En effet, quand un prétendant à la présidence de la République, soutenu par le parti opposé à celui du pouvoir existant, se décidait à faire un pronunciamiento, il appelait à lui d'abord ses partisans et tenait la campagne, obligé de laisser à ses soldats une liberté d'allure que lui imposait le souci de les conserver à sa cause. Alors, on avait la vie large, facile, au détriment du pays, en pillant les haciendas des partisans du gouvernement que l'on combattait, on mettait les villes à rançon ; enfin la discipline était très large. Alors, les Condottiers qui se trouvaient dans les régiments du gouvernement, restant casernés et astreints à une vie relativement régulière, désertaient leur drapeau et allaient grossir les rangs du prétendant. Quand celui-ci avait été hissé au pouvoir, grâce à eux, dès que l'occasion favorable se présentait à nouveau, ils recommençaient la même évolution. C'est ainsi que s'alimentaient les pronunciamientos.

Le tableau que je viens de peindre en large ébauche, ne s'applique à représenter que ce que l'on appelait dans l'armée de Juarez, les troupes régulières, assez convenablement habillées, équipées, armées. Quant aux irréguliers, c'est-à-dire

les guerillas, il faut pour les portraicturer changer de palette afin de leur donner la couleur vraie, si tant est que l'image au point de vue moral surtout, puisse reproduire la réalité pour les yeux raffinés d'un Européen.

Les guerilleros étaient l'ensemble de toutes les variétés de déclassés d'un ordre social et des individus rejetés par les sociétés en raison de leurs méfaits, ou de ceux qui s'en étaient mis volontairement dehors parce que leur tempérament aventureux, turbulent, vicieux ou pervers ne pouvait à sa guise y trouver place. Ces gens-là, instinctivement, s'étaient groupés en bandes plus ou moins nombreuses qui, dans ce pays difficile et troublé sans cesse depuis que le gouvernement régulier et énergique de l'Espagne ne l'administrait plus, vivaient aux dépens de tout et de tous, par la rapine, le vol, la violence et le meurtre.

Tous les gouvernements depuis que le Mexique avait reconquis soi-disant l'indépendance et la liberté ont été dévorés par la lèpre des guerillas. Celles-ci n'avaient aucun sentiment politique, ni aucune idée de patriotisme ; du reste elles comprenaient des bandits de toutes les nationalités ; les guerilleros pillaient, saccageaient, massacraient aussi bien, selon les circonstances, au nom de la Religion qu'à celui de la Liberté.

Telles sont les bandes qui ont constitué les troupes irrégulières de Juarez et, il faut le dire dès maintenant avec impartialité à l'égard de l'armée que nous allons combattre, que la plupart des atrocités commises pendant la guerre, en violation de tout droit des gens, de l'humanité même, l'ont été surtout par ces irréguliers qui n'auraient pas dû être admis sous un drapeau que les généraux et les partisans de Juarez ont eu la prétention de tenir haut et fier devant le drapeau de la France. Et si on a le droit de faire ce reproche à ce gouvernement qui était notre ennemi, que devons-nous penser de ces Français qui, au cœur même de Paris, dans notre presse, au sein de notre parlement national, faisaient avec emphase l'apologie de ces infâmes bandits et les comparaient

à nos généraux, en les élevant même bien haut au-dessus de nos chefs militaires ?

Du reste, au cours des événements, et à mesure que viendront en scène ces chefs indignes de l'armée de Juarez, je les ferai connaître.

J'ai jeté un premier aperçu sur la situation politique, morale et militaire dans laquelle allait se trouver le général de Lorencez en opérant sa marche audacieuse d'Orizaba à Puebla. Je reviens à notre petit corps expéditionnaire qui va gravir péniblement les pentes gigantesques et abruptes de la branche orientale de la Cordillère.

Arrivé le 20 avril à Orizaba, le général de Lorencez condensa ses troupes et tendit le ressort pour se porter en avant. Le 27, il se mettait en marche avec : le 1<sup>er</sup> bataillon de chasseurs à pied, le 2<sup>e</sup> régiment de zouaves, le 99<sup>e</sup> de ligne et un bataillon de fusiliers marins ; enfin son artillerie...

Il passait la nuit à Ingenio et, le lendemain 28, arrivait au pied du dernier et immense talus qui soutient, à 2.500 mètres d'altitude, le vaste plateau de l'Anahuac. Ce talus est presque à pic et a 800 mètres de hauteur. La route ordinaire le gravit par une rampe grandiose formant trente-huit lacets étagés, accrochés aux flancs rocheux du terrain. Ce sont les fameux Cumbres d'Aculcingo, de vrais thermopyles où une poignée de braves devraient arrêter une armée. C'est là que le général Zaragoza, commandant les forces mexicaines destinées à couvrir Puebla et Mexico, s'était établi avec 4.000 fantassins et dix-huit pièces de montagne. Dès que les Français parurent, ils furent couverts de feux plongeants. Le général de Lorencez n'hésita pas et lança ses troupes à l'assaut de cette formidable position.

Le 1<sup>er</sup> bataillon de chasseurs et le 2<sup>e</sup> zouaves escaladèrent le talus, en débordant les deux flancs de l'ennemi, pendant que le reste des troupes s'avancait de front. L'attaque fut irrésistible et l'ennemi abandonna sa position presque inexpugnable. Le soir, le général de Lorencez couchait à Puente-

Colorado, sur le plateau; le général Zaragoza avait tout lâché et se retirait sur Puebla.

Ce succès était heureux, car il donnait une grande assurance aux soldats; mais il eut une conséquence néfaste en exaltant la confiance du général. Cette conséquence fut d'autant plus malheureuse que le lendemain arrivait le courrier de France le nommant général de division, désapprouvant la convention de la Soledad et blâmant la ligne de conduite de l'amiral Jurien de la Gravière qui devait reprendre le commandement de la division navale ou rentrer en France. Cette mesure, qui était encore le résultat d'un contre-temps, fut très regrettable; d'abord parce qu'elle frappait un grand chef, victime des circonstances seulement, et ensuite privait le général Lorencez d'un conseil prudent et sage qui lui aurait peut-être évité la catastrophe qui allait advenir; d'autant que M. Dubois de Saligny restait triomphant et allait continuer à mettre « de l'huile sur le feu » et à exercer la plus funeste influence sur les opérations militaires.

En tout état de cause, le sort en était jeté et il fallait aller de l'avant; mais tout au moins était-il indispensable d'agir avec la plus grande circonspection.

Dès le 1<sup>er</sup> mai, le général de Lorencez se mit en route et arriva le 4 à Amozoc, gros village situé à l'entrée du défilé qui débouche dans la grande plaine de Puebla, à 12 kilomètres de cette ville.

Le lendemain, 5 mai, date néfaste que pendant longtemps nos ennemis ont eu sur les lèvres, le général de Lorencez se présenta devant Puebla, ayant à ses côtés, fort ridiculement du reste, M. Dubois de Saligny et le général Almonte, qui croyaient faire une entrée triomphale.

En avant de cette petite mais intrépide phalange s'étend la grande ville avec ses monuments, ses clochers, ses coupoles; sur la droite se dresse la grosse colline de Guadalupe sur laquelle s'élèvent les épaisses murailles d'un vieux couvent, entouré de murs et de talus de sombre aspect. On ne voit pas un habitant dans la campagne; sur la large

route qui conduit à la ville, pas un être ne circule. Cette solitude aurait dû éveiller l'attention des trois personnages qui marchaient en tête de la colonne. Comment Almonte, Saligny, n'ont-ils pas trouvé singulier qu'aucun de leurs amis ne vienne au devant d'eux? Mais ils étaient aveugles et ne voulaient rien voir; ils étaient sourds et ne voulaient rien entendre. Et pourtant cette solitude insolite, ce silence du désert factice n'avaient-ils donc pas une éloquence lugubre?

D'autre part, il faut bien se le demander; que faisait donc ce général, marchant à l'aveugle au milieu de cet inconnu? Il manquait à son devoir de chef, responsable vis-à-vis de ses troupes qui le suivent avec confiance dans sa prudence, dans sa sagesse et dans son talent et qui sont prêtes à lui donner sans compter leur sang et leur honneur militaire. Il manquait enfin au devoir sacré qu'attendaient son drapeau et son pays. Le général de Lorencez manquait surtout aux obligations impérieuses que lui imposaient les principes les plus élémentaires de l'art de la guerre.

En présence de ce vide mystérieux qui s'ouvrait devant lui, le général devait s'arrêter pour en sonder les profondeurs. Il ne devait plus faire un pas sans connaître le terrain sur lequel il allait engager ses troupes. En un mot technique, il devait faire reconnaître et tâter la position qui se présentait à lui. S'il avait envoyé quelques reconnaissances prudentes et bien conduites, il aurait appris que la porte de la ville sur laquelle il se dirigeait était à peu près ouverte, et que celle de la montagne et de son sinistre couvent était solidement fermée. Il aurait alors jugé sans doute qu'il convenait de se diriger sur la porte ouverte.

Malheureusement, il ne remplit convenablement aucune de ces obligations et continua à marcher dans l'inconnu. Mais, tout à coup, le sommet de Guadalupe se couronne de fumée, une fusillade retentit et trois boulets viennent tomber aux pieds de l'avant-garde.

Alors seulement le général de Lorencez procède à une

reconnaissance rapide du terrain et de la position de cet ennemi qui surgit d'une façon si intempestive. Mais, mal inspiré, il se décide à attaquer le couvent de Guadalupe transformé en forteresse. C'était se jeter inconsidérément sur les cornes du taureau.

Des dispositions d'attaque furent prises rapidement et une heure de repos fut donnée aux troupes pour faire le café.

L'artillerie engagea le combat en ouvrant le feu sur les retranchements qui couronnaient la colline de Guadalupe. Ce tir effectué en contre-bas dans des conditions très défavorables, produisit fort peu d'effet; alors le général se décida à tenter un coup de force, d'audace même; ce fut sa perte.

C'est ailleurs, sur un autre point qu'il aurait fallu faire de l'audace; mais il ne le comprit pas et s'obstina à attaquer ce qui se défendait au lieu de marcher sur ce qui ne se défendait pas, c'est-à-dire la ville.

Le 2<sup>e</sup> zouaves fut lancé à l'assaut des parapets et des murs de Guadalupe; le 1<sup>er</sup> bataillon de chasseurs fut dirigé contre la Garita d'Amozoc qui forme une des portes de la ville.

Je ne veux pas retracer les phases poignantes du combat héroïque que soutint le 2<sup>e</sup> zouaves. Cet admirable régiment escalada les pentes difficiles du cerro de Guadalupe et aborda l'ennemi avec les dents; son aigle plana sur les retranchements. Alors nos zouaves s'élançèrent contre les murs du couvent mexicain, où ils furent écrasés par mille feux et rejetés dans l'enceinte extérieure; mais des réserves mexicaines surgissant des deux côtés, ils furent encore contraints de se replier et d'évacuer ces parapets qui leur avaient coûté si cher à conquérir. Tout à coup le colonel crie : « Au drapeau ! » En effet, l'officier qui le portait est tombé dans le fossé avec son précieux dépôt; sa garde est couchée à ses côtés; l'ennemi va saisir l'aigle du 2<sup>e</sup> zouaves et la croix d'honneur qu'il reçut à Magenta. « A moi, au drapeau, les officiers, les sous-officiers ! » crie de nouveau le colonel.

Alors, une poignée de braves, galonnés, se précipitent dans le fossé, luttent corps à corps avec les masses mexicaines, leur arrachant le trésor sacré qu'elles tenaient déjà et regagnent le régiment qui se reforme sur les flancs de la colline, et peuvent lui dire avec un légitime orgueil : « Tout est perdu, fors l'honneur ! »

Les matelots, qui avaient été tenus en réserve, bondissent à leur tour et la lutte va reprendre acharnée, lorsqu'un orage terrible éclate et des torrents d'eau rendent le terrain tellement glissant que nos hommes ne peuvent avancer sur les pentes lavées, ravinées. Le général de Lorencez le comprend et fait sonner la retraite.

Cet ordre impératif, suprême, pouvait seul forcer à se retirer du combat ces braves gens qui voulaient leur revanche et ne pouvaient être arrêtés que par la matière brutale.

Sous la direction calme et énergique du colonel Gambier, nos zouaves, nos matelots se replient et redescendent lentement en ordre superbe ces pentes du cerro de Guadalupe où ils laissent tant de nobles victimes. Car, sur les parapets et dans ce fossé où leur drapeau était tombé, restent, abandonnés, des blessés qu'il a été impossible d'emporter. Hélas ! je puis dire que cet abandon fut, en ce jour affreux, particulièrement lamentable; car, sur ce terrain de combat où la gloire et la charité auraient dû se donner la main pour soulager les douleurs, des actes de monstrueuse barbarie furent commis par les vainqueurs. Sont-ce des guerilleros ou des réguliers de l'armée de Zaragoza qui les ont commises ? je n'ai pas à le rechercher; le pavillon couvre la marchandise et c'était le pavillon de Juarez !

Toujours est-il que nos ennemis se sont jetés sur nos blessés et les ont martyrisés; ils ont eu même la sauvagerie d'en brûler vivants. C'est le sort que subit un mien cousin germain, fils du général Lugnot, un vieux brave de Waterloo, qui avait laissé à son enfant l'âme vaillante d'un vrai soldat. Engagé volontaire à 17 ans, mon jeune cousin était sergent au 2<sup>e</sup> zouaves, dans le fameux bataillon du commandant

Morand qui fut le premier lancé à l'assaut de Guadalupe. Au cours du combat il fut blessé au bras, mais continua à combattre; plus tard, lorsqu'il entendit son colonel appeler au drapeau, il courut à lui et se jeta de nouveau sur l'ennemi avec les officiers et ses camarades. Comme il revenait dans ce peloton sacré ramenant fièrement son Aigle, il reçut une deuxième blessure à la jambe qui le coucha sur le sol. Quelques moments après, ce glorieux petit soldat de 20 ans était brûlé par les brutes qui ne surent même pas respecter et honorer leur victoire.

Et voilà les héros qui se targuaient d'être les petits-fils de Fernand Cortez et que les leaders de notre parti d'opposition en France ont à l'envi glorifiés? Voilà une exclamation que j'ai eu bien souvent, hélas! l'occasion de répéter pendant mon séjour au Mexique.

Pendant que nos zouaves et nos matelots se brisaient ainsi contre les murailles du couvent de Guadalupe, laissant 450 de leurs braves sur les talus sanglants qui entouraient la forteresse, que se passait-il à la ville même? La colonne d'attaque lancée contre Puebla y entra par la porte non fermée, repoussant une défense illusoire. Mais quand la retraite sonna, elle dût abandonner la proie qu'elle tenait déjà. C'était la condamnation du plan d'attaque. Si tous les efforts avaient été portés sur la ville, à peine défendue, nos troupes auraient occupé Puebla sans grands sacrifices. Les défenseurs de Guadalupe, restés d'abord à peu près spectateurs impuissants de la prise de la ville, se seraient en vain efforcés de nous en chasser et auraient pris enfin le parti de se retirer, comme ils l'avaient fait aux Cumbres.

Le général de Lorencez a donc commis une faute tactique dont il a porté longtemps le lourd fardeau devant l'opinion. Mais si, par son irrésistible bravoure et par les conseils imprudents et inexpérimentés qui l'entouraient, il s'est laissé entraîner à une attaque mal calculée, il faut reconnaître qu'il a été admirable dans la conduite de la retraite qu'il dût faire

devant un ennemi exalté par la victoire et dans un pays des plus difficiles.

En tout cas, si le combat du 5 mai fut un échec dont les Mexicains se glorifièrent outre mesure, ce ne fut pas une défaite pour nous, et nos adversaires si vaniteux de leur succès inespéré, se contentèrent prudemment de pousser, en arrière de leurs murs, des cris de triomphe accompagnés des accents de la *Marseillaise*? Mais ils n'osèrent pas venir achever le lion blessé dont la griffe sanglante était toujours redoutable.

En effet, avant que le soleil ne disparaisse derrière la silhouette neigeuse de la Cordillère, la colonne française s'est rassemblée selon la forme antique des *Castra romana*, en un vaste quadrilatère de tentes enfermant les *impedimenta* et surtout le grand convoi de vivres qu'elle avait dû traîner à sa suite.

Pendant trois grands jours, la petite légion des Gaules attendit fièrement ses adversaires qui clamaient toujours au loin mais n'osaient pas attaquer.

Enfin, vers le soir du 8 mai, le général de Lorencez, le désespoir au cœur, se remit en marche pour redescendre à Orizaba, s'y reconstituer et y attendre des renforts en hommes et surtout en matériel assez puissant pour détruire les murailles derrière lesquelles s'abritait l'ennemi.

Cette petite *retraite des dix mille* se fit d'une façon remarquable, avec un ordre parfait et une imposante lenteur. Nos troupes, ardentes de prendre leur revanche, étaient toujours prêtes à infliger des représailles à la division mexicaine qui les suivait mais à une distance excessivement prudente.

Cependant, le 18 mai, peu avant l'arrivée à Orizaba, le général mexicain Tapia, qui menaçait sans cesse la queue de la colonne, crut pouvoir oser un coup d'audace. Il attaqua notre arrière-garde formée d'un bataillon du 99<sup>e</sup>. Mal lui en prit.

Ce bataillon restait en position sur le bord de la *Barranca*

*Seca* pour protéger l'écoulement de la colonne dans ce défilé difficile et dangereux. Il était donc isolé, séparé de tout secours et paraissait une proie assurée pour un ennemi six fois plus nombreux. Celui-ci se jeta sur cette petite troupe avec une arrogance qui lui coûta cher. Il laissa 200 hommes sur le terrain et 1.200 prisonniers entre nos mains; le double de notre brave bataillon du 99<sup>e</sup>.

Ce brillant succès fut très heureux, car il releva puissamment le moral de nos troupes énervées par la retraite; celles-ci purent s'établir confiantes dans Orizaba pour attendre le jour de la grande revanche.

Lorsque l'écho de ces événements arriva en France, une grande émotion de tristesse envahit tous les cœurs, à l'exception cependant de quelques hommes..... politiques, qui n'eurent même par la pudeur patriotique de cacher leur satisfaction.

Après tout, les esprits sages comprirent que si nous avions subi un échec, ce n'était pas une défaite, et que le facteur sur lequel nous comptions pour compenser le petit nombre de nos soldats, n'était pas aussi important, aussi effectif, qu'on l'avait cru, d'après les rapports des Mexicains, nos alliés, et surtout d'après les assurances qu'avait données au Gouvernement français M. Dubois de Saligny, notre ministre à Mexico. Car, malgré les critiques que la plupart des écrivains ont formulées à ce sujet, ces rapports n'étaient qu'exagérés mais non mensongers. Ces écrivains ont déclaré que nous n'avions aucun point d'appui au Mexique; c'était absolument faux. Non seulement nous avions d'immenses sympathies dans le pays, surtout parmi les Indiens, mais encore il existait des forces vives qui nous aidaient matériellement, directement ou non, sur divers points du territoire de la République. Les preuves, puisqu'il en faut pour les incrédules par conviction ou par spéculation, je les trouve dans le rapport que le général Zaragoza lui-même envoyait, après l'affaire de Puebla du 5 mai, au Président Juarez. Ce document contient les informations les plus caractéristiques pour

confondre les historiens dévoyés qui prétendaient que nous n'avions aucun appui dans le pays; les voici :

« Je vous dirai en terminant qu'en même temps que je préparais la défense de l'honneur national, il me fallut envoyer les brigades O'Horan et Carbajal combattre les factieux (Marquez et consorts, nos alliés, nos amis), qui se trouvaient en nombre considérable à Atlixco et Matamoros... » Donc, d'après le général de Juarez lui-même, les factieux, c'est-à-dire nos alliés, étaient en *nombre considérable* et nous faisaient une importante diversion.

D'autre part, le général de Lorencez avait déjà avec lui le général Taboada, un jeune gouverneur à épauettes brodées, style un peu théâtral j'en conviens, qui conduisait du reste vigoureusement une petite troupe de quelques centaines d'hommes, à pied et à cheval, assez convenablement habillés et armés.

Quoi qu'il en soit, la majorité des esprits en France, bien qu'elle ne fût pas initiée aux projets secrets de l'Empereur, ne voulut voir dans ces événements qu'un accident de la fortune, peut-être un avertissement mystérieux du destin qui accusait notre audace présomptueuse; elle considéra que le drapeau était engagé et qu'à tout prix, au point de vue de l'honneur de nos armes, il importait que ce drapeau ramenât dans ses plis la victoire pour un jour infidèle. Le Parlement d'alors, tout attristé qu'il fut, n'en releva pas moins fièrement la tête à la hauteur de son patriotisme et ne marchandait pas les nouveaux sacrifices que la France devait s'imposer.

Il faut cependant remarquer que, dans le corps législatif, il se trouva des hommes, des Français, qui protestèrent et firent entendre des récriminations déplacées contre ce qu'ils appelaient le chauvinisme inutile et déplorable du Gouvernement. Ces hommes, ces représentants de la nation, n'avaient pour excuse, de commande du reste, que d'être des hommes d'opposition quand même; car huit ans plus tard lorsque, grâce à une révolution faite devant l'ennemi, ils étaient devenus le pouvoir, ils firent ce qu'avait fait le Gou-



vernement de l'Empereur et même davantage. C'est peut-être du reste la seule circonstance où, à leur tour, ils ont été patriotes et chauvins.

L'Empereur décida de porter à trente mille hommes le corps expéditionnaire et de lui donner la constitution et la cohésion d'un corps d'armée.

Mais déjà et avant que le tragique événement du 5 mai ne fut venu clore, sous les murs de Guadalupe, la première période de l'intervention française, Napoléon III, prévoyant sagement qu'on devait envisager la possibilité de mécomptes vraisemblables dans les conditions spéciales, exceptionnelles, où se faisait la guerre, avait voulu constituer fortement le commandement du corps expéditionnaire et avait désigné le général Félix Douay pour y remplir les fonctions de commandant en second.

Cet officier général était arrivé au Mexique le 16 mai, alors que le général de Lorencez achevait sa magnifique retraite de Puebla sur Orizaba.

J'ai exposé les prodromes de l'intervention française, je me suis efforcé d'en faire connaître les mobiles et les dessous, et ai développé l'historique des premiers événements diplomatiques et militaires accomplis. Il me paraît utile de délasser l'esprit tendu par l'examen réfléchi des considérations inattendues que j'ai formulées, et, délaissant pour un moment le Mexique, je reviens vers la France d'où vont partir les soldats de la revanche du 5 mai.

## CHAPITRE IV

### CRÉATION DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE

---

Constitution nouvelle du corps expéditionnaire. — Choix du commandant en chef, général Forey. — Le général Bazaine, commandant la nouvelle division, est destiné à le remplacer. — Tous les officiers demandent à partir. — Intrigues acharnées. — Départ pour le Mexique. — De Paris à Toulon. — Embarquement à bord du *Saint-Louis*. — Départ de Toulon. — Le détroit de Gibraltar. — Les Canaries. — Séjour à Sainte-Croix-de-Ténériffe.

Dès la fin de juillet, la composition du corps expéditionnaire constitué en corps d'armée de deux divisions était complète dans tous ses éléments.

Les corps de troupes devant former la nouvelle division étaient désignés; les états-majors et tous les services étaient constitués; enfin le commandement en chef était assuré. Mais cette disposition, la plus importante du reste, fut une des plus difficiles à arrêter. L'Empereur hésita longtemps avant de choisir l'officier général auquel il devait confier la haute et difficile mission de commander le corps expéditionnaire dans les conditions exceptionnelles où il se trouvait aux divers points de vue, militaire, matériel, diplomatique et politique.

L'homme qui allait, en de pareilles circonstances et sur une terre si lointaine, prendre en main le drapeau et les intérêts de la France, devait posséder des aptitudes et des qualités bien difficiles à trouver réunies. L'opinion publique mettait plusieurs noms en avant; certain se recommandait par une valeur et des talents militaires dont il avait déjà